



HAL
open science

Accompagner la professionnalisation lors des études : faire de l’“ Université ” une “ Pluriversité ”

Christian Heslon

► To cite this version:

Christian Heslon. Accompagner la professionnalisation lors des études : faire de l’“ Université ” une “ Pluriversité ”. Colloque Apepite. Accompagner la professionnalisation des études et le développement des parcours, UCO, Apr 2021, Angers, France. hal-04089544

HAL Id: hal-04089544

<https://cnam.hal.science/hal-04089544v1>

Submitted on 18 Oct 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

ACCOMPAGNER LA PROFESSIONNALISATION DES ÉTUDES : DE L'UNIVERSITÉ À LA « PLURIVERSITÉ ».

Proposition de chapitre *In* Bernard-Tanguy, L. *et al.*, *Dir.* (à paraître). Accompagner la professionnalisation des études (Titre provisoire). Dunod.

Mars 2022

Christian HESLON

Maître de conférences HDR en psychologie des âges de la vie (UCO, Angers, France)
Chercheur permanent « INETOP-Psychologie de l'orientation » (Laboratoire CRTD, CNAM-Paris, France)
UNESCO-UNITWIN Lifelong Interventions for Decent Work (Wroclaw, Pologne / Joensuu, Finlande)
Responsable des Services aux étudiants de l'UCO
christian.heslon@wanadoo.fr / ORCID 0000-0002-5713-2341

INTRODUCTION : RETOUR VERS L'UNIVERSITAS

La professionnalisation des études, que l'on présente souvent comme un infléchissement notable des idéaux scientifiques et académiques de l'université, constitue en fait un retour aux origines médiévales de cette institution. En effet, l'*universitas* désigne au départ une communauté humaine, un « univers à part » formé par le corps d'enseignants réunis autour de la formation collégiale de leurs étudiants – c'est là le sens initial des *colleges* britanniques, d'Oxford à Cambridge (Rey, 2006)¹. De fait, l'*universitas* est-elle dès le départ un espace de compagnonnage dédié aux *artes liberales*, arts intellectuels (grammaire, rhétorique, dialectique, arithmétique, astronomie, géométrie, musique, voire parfois médecine et philosophie), par opposition aux *artes mechanicæ*, plus matériels (fabrication de la laine, navigation, armement, chasse, agriculture, mais aussi, curieusement, théâtre et... médecine également !). Dans cet espace de compagnonnage, les maîtres transmettent aux élèves leur « art » – leur science, dirait-on aujourd'hui. En subsistent encore les multiples références actuelles aux « magistères » autrefois exercés par les « maîtres » de l'*universitas* : titre de « maître de conférences », diplômes de « maîtrise » ou de *master*, appellation de « Maître » accolée aux notaires et aux avocats, par distinction avec les « Docteurs », principalement ceux en médecine comme le veut le langage courant.

Si le mouvement international enclenché par le processus de Bologne en 1998 et ses diverses déclinaisons nationales, telles les Lois françaises sur la « Responsabilité des universités » (LRU) de 2007 ou celle, dite « Orientation et réussite des étudiants » (ORE) de 2018, de même que l'Arrêté « nouvelle Licence » également pris en 2018, sans oublier la plus récente Loi « de programmation pluriannuelle de la recherche 2021-2030 » (LPPR) votée en décembre 2020,

¹ Toutes les explications étymologiques de ce chapitre sont tirées de ce dictionnaire dirigé par Alain Rey aux éditions Le Robert.

paraissent réorienter les universités vers la diffusion de compétences attestées et directement opérationnelles en vue d'une meilleure insertion professionnelle des titulaires de diplômes universitaires, ces différentes réformes reviennent finalement à la fonction originelle de l'université dès avant la Renaissance : la transmission de savoirs transformables en savoir-faire, la préparation à l'exercice d'une profession, à l'entrée dans un métier. Sans doute l'ambition universaliste renforcée par les Lumières avec leur « encyclopédie » qui aspirait, comme l'étymologie l'indique, à rassembler le « cercle des connaissances » en vue de « faire le tour de toutes choses », a-t-elle opéré un glissement sémantique de l'*universitas* vers l'*universalis*. Ce glissement transforma peu à peu la communauté compagnonnique qu'était l'*universitas*, orientée par la transmission d'un métier, fut-il un art ou une science, en un lieu de structuration et de mise en circulation de connaissances moins praxéologiques que poïétiques, moins opérationnelles que théoriques, au mieux heuristiques, pour peu qu'elles soient universalisables.

Il n'empêche, l'université médiévale originelle est, par son principe même, vouée à la professionnalisation, quand bien même la raison scientifique de la modernité occidentale (Latour, 1991) l'ait peu à peu détournée en direction de l'édification de connaissances universelles. C'est pourquoi le présent chapitre entend montrer que, non seulement l'accompagnement à la professionnalisation au cours des études universitaires, aujourd'hui promue comme inédite, marque en fait un retour vers l'*universitas* des débuts, mais encore que la véritable innovation des années 2020 à 2050 consistera à passer du modèle de l'université à celui de la « pluriversité ». En effet, l'université comme monde isolé et clos à prétention universelle, quasiment les abbayes et monastères du Moyen Âge avec leurs *scriptoriums* voués à la conservation et la reproduction de connaissances anciennes inlassablement ressassées avant d'être, de temps à autres, bousculées par hasard ou de haute lutte, comme en témoigne le procès de Galilée en 1633, gagnera-t-elle à s'ouvrir, se déployer, se diversifier, se multiplier, s'adapter, se métamorphoser, s'ouvrir au futur Monde pluriel qu'il lui incombe désormais de contribuer à produire.

1/ UNIVERSITÉ OU « PLURIVERSITÉ » ?

Trois termes se conjuguent ici. Le premier est celui d'*universitas*, « univers à part », communauté de compagnonnage entre maîtres expérimentés et élèves novices. Si l'université d'Oxford fut fondée en 1214, celle de Paris en 1215, celle de Naples en 1224, celle de Cambridge en 1229 et celle de Montpellier en 1289, l'université d'Angers d'où j'écris le fut en 1364 (toutes les universités d'Europe étaient à l'époque catholiques), bien avant Aix en 1409, Louvain en 1425 ou Tolède en 1499². Quant à l'université musulmane de Tombouctou, qui faillit être détruite par des djihadistes maliens en 2012, elle remonte à 1325. Il est plus difficile de se faire une idée précise des dates de fondation des premières universités chinoises. Réputée « plus vieil établissement d'enseignement supérieur du Monde », l'université de Nankin remonterait à l'an 258 de notre ère³. Quant à l'équivalent de ce que nous nommons « université » dans d'autres parties du Monde (Inde, Afrique subsaharienne, Amériques précolombiennes, Océanie), nous manquons de données, non sans supposer qu'aucune d'elles ne se soit dispensée, moyennant maintes variations socio-culturelles et anthropologiques, d'institutions analogues à l'*universitas*, dédiées à ce que Maurice Godelier appela *La production des grands hommes* (1982).

² <https://www.universalis.fr/media/V140854/>

³ https://fr.wikipedia.org/wiki/Université_de_Nankin

Le deuxième terme est celui d'*universalis*, l'universel donc, et pas l'universitaire, qui renvoie à une vérité générale, une unité englobante. Il convient ici d'élucider une autre source de confusion : si les premières universités d'Europe furent catholiques, c'est parce que seule l'Église avait le pouvoir séculier de conserver les manuscrits, de transmettre l'écriture et la lecture, de vouloir aussi contrôler les textes et former les élites. En témoignent les mots « bibliothèque », qui provient de Bible et « théorie », qui provient de *théos*, c'est-à-dire dieu. Or, « catholique », *katolikos* en grec, signifie justement... universel ! Car c'est ainsi que l'Église romaine d'Occident se définit au regard de celle d'Orient, dite « orthodoxe », tenante de la « droite ligne ». À Rome, l'universel, à Constantinople, le dogme. Cette lointaine connivence historique, institutionnelle et gréco-latine entre *universitas* et *katolikos* alimenta peut-être, des siècles plus tard, le glissement de l'université vers l'aspiration au savoir universel.

Troisième terme enfin, celui de « pluriversel ». Tout récent, ce terme cherche à combiner l'universel avec le singulier, les généralités transculturelles avec les particularités de chaque culture locale, le commun de l'humanité avec la diversité de ses manifestations, bref, à étayer une sorte de « pluralité commune » afin de dépasser les conflits entre l'universalisme et le communautarisme – je devrais écrire ces termes au pluriel et les dialectiser, car ce sont les communautés qui définissent en repoussant diverses formes d'universalisme, et les défenseurs de l'universalisme qui décrivent comme ennemies telles ou telles versions de ce qu'ils nomment communautarisme. Les sciences humaines et sociales, en premier lieu desquelles l'anthropologie culturelle, ont en effet montré, bien après les prémisses de Margaret Mead contestant le primat freudien de l'universalité de l'Œdipe (Mead, 1928), que bien peu de choses humaines sont « universelles », au sens de « planétaires et constantes au cours de l'histoire ». L'idée du pluriversel, pour fragile et paradoxale qu'elle apparaisse, aspire néanmoins à défendre une commune humanité, une commune socialité ou une commune naturalité entre les êtres humains, malgré et par-delà leurs particularités, leurs divergences, leurs singularités individuelles, groupales, langagières, ethniques, religieuses, coutumières, etc. En ce sens, le pluriversel rejoint-il le récent *Manifeste des convivialistes* (Caillé *et al.*, 2020), qui préfigure une alternative possible à la mondialisation néo-libérale, actuelle forme économique-politique de l'universalisme moral des Lumières. De même, le *Guide décolonisé et pluriversel de formation à la recherche en sciences sociales et humaines*, dirigé par Florence Piron et Elisabeth Arsenault (2020), propose-t-il une approche ouverte des connaissances et des vérités relatives, en quête non pas d'universalité toujours teintée d'occidentalo-centrisme postcolonial, mais bien de diversité commune.

C'est ainsi qu'inspiré par ces trois sources, l'*universitas* médiévale dédiée à l'apprentissage des arts libéraux, l'universalisme des Lumières visant à rationnellement circonscrire le Monde et l'actuelle vogue du « pluriversel », je suggère le néologisme de « pluriversité » afin d'inventer l'université de demain. À savoir l'université multiple, qui recombine dans un espace-temps pluriel les savoirs, les disciplines, les didactiques, les rites initiatiques que sont les examens, mais aussi les genres, les générations et les classes sociales. Le tout selon de nouveaux rapports au temps et à l'espace (cours en présence, classes à distance), aux sciences et aux savoirs (non plus transmis, mais constitués par leur mise en circulation : archives ouvertes, encyclopédies collaboratives), au travail et à la vie (les études tout au long de la vie comme propédeutique à l'existence, au lieu du diplôme comme voie d'accès à un travail unique). En tant qu'hybridation féconde entre l'université, l'universel et le pluriversel, la « pluriversité » reprend ainsi à son compte l'*Éloge de l'hybridation* promue par Gabrielle Halpern (2020).

2/ PROFESSION : PROFESSEUR.

LA « PROFESSIONNALISATION » COMME FONCTION UNIVERSITAIRE

On l'a vu, l'université a dès le départ pour fonction de préparer à l'exercice d'un métier. Si certains penseurs chrétiens, comme John Henry Newman au XIX^{ème} siècle (1852), défendent *L'idée d'université* dévolue à la formation de l'« honnête homme » humaniste, accompli, distingué, cultivé du XVII^{ème}, c'est qu'elle s'adresse alors à des étudiants aisés, bourgeois plus qu'aristocrates, pour lesquels le diplôme et la culture, sans oublier les réseaux, serviront d'ascenseur social en l'absence de titres de noblesse et d'héritage dynastique. Il n'empêche que la fonction de l'université est de former à l'exercice d'une « profession », c'est-à-dire autre chose qu'un métier dédié aux « arts mécaniques ». Libérale par essence, puisqu'elle relève des « arts libéraux », la profession désigne un état garanti par un titre permettant d'exercer certaines fonctions. En effet, le latin *pro-fateri*, dont le mot « profession » provient, signifie « faire état », « déclarer ». Le *fatum* latin, qui signifie « destin » et a donné « fatalité », a d'ailleurs la même origine. Ainsi, une profession constitue-t-elle un état de fait, presque un destin, au sens où l'on ne cesse jamais, sinon de l'exercer, du moins de pouvoir être sollicité à son titre. Ainsi du médecin, du psychologue, de l'architecte, du notaire ou de l'avocat qui, même lors de leurs périodes de repos, restent soumis aux règles de la profession dont ils font état, particulièrement celles qui concernent le secret professionnel.

Or le terme de « professionnalisation » brouille ici quelque peu les cartes, puisqu'il englobe l'accès à l'emploi, la préparation à un métier et la délivrance d'un titre professionnel. Il tend même à faire oublier que la première profession est celle de « professeur d'université », celui qui professe des savoirs utiles à penser et agir, celui qui « fait état » de connaissances. Profession professeur est la plus belle profession de foi – ce dernier terme s'étant étonnamment laïcisé au point que les candidats aux élections républicaines soient invités à faire état de ce à quoi ils croient ! Non seulement cette polysémie de la professionnalisation gomme la distinction entre emploi, métier et profession, mais encore estompe-t-elle la fameuse trilogie explorée par Hannah Arendt (1958) : travail, œuvre, action. Le travail-labeur, dérivant du *trepalium*, instrument de torture romain, désigne le travail pénible, *labour* en anglais, *arbeit* en allemand, *trabajo* en espagnol, *lavoro* en italien. L'œuvre résulte du travail créatif, l'ouvrage – comme dans l'expression « cent fois sur le métier remettez votre ouvrage » – qui donnera « œuvrier », puis « ouvrier » et se traduit par *work* en anglais, *werk* en allemand, *obra* en espagnol, *opera* en italien. L'action, enfin, porte sur le monde et vise sa transformation (Heslon, 2021). Or, la professionnalisation des études tend à rabattre la fonction professorale de l'université sur le travail-labeur, alors même qu'elle vise l'œuvre, voire l'action.

C'est oublier les six fonctions de l'université, sa « pluriversité » donc, à savoir :

- ouvrir à un emploi, à priori meilleur lorsque l'on est diplômé que quand on ne l'est pas, c'est-à-dire la fameuse fonction de professionnalisation ;
- former les élites, même si ce sont en France plutôt les « grandes Écoles » qui assurent cette fonction ;
- démocratiser les connaissances dans un esprit universaliste et égalitaire, ce qui a fait passer l'université française de 300 000 étudiants voici quatre décennies à près de trois millions aujourd'hui ;
- produire et faire circuler les savoirs, ce qui est l'unique dimension évaluée dans les carrières des enseignants-chercheurs ;
- exercer une fonction critique, ce qui explique les relations tendues entre les universitaires et les politiques et dont Max Weber (1917, 1919) a dressé une première analyse voici plus d'un siècle ;

- accompagner la formation de soi des jeunes adultes dans les sociétés occidentalisées, faisant de l'université l'équivalent contemporain des rites de passages initiatiques à l'âge adulte, tels que notamment décrits par Mathilde Heslon, Maurizio Esposito La Rossa *et al.* (2021).

3/ L'ÉCLATEMENT DE LA CENTRALITÉ DU TRAVAIL

On le voit, la professionnalisation des études n'est que l'une des six fonctions de l'université. L'un des premiers défis pour la « pluriversité » consiste dès lors à articuler cette fonction aux cinq autres. Le suivant consiste à prendre acte du fait que le travail n'est plus aussi central dans la vie adulte qu'il a pu l'être autrefois. Autrement dit, si la « pluriversité » doit se préoccuper de préparer les jeunes adultes à œuvrer dans le monde de demain, ce n'est pas seulement, et peut-être même pas principalement, de les amener à une profession dont il s'agit. Mais bien de leur fournir les moyens de penser, de devenir, d'agir, de créer, de renouveler le monde de demain. Si un raccourci gestionnaire consiste à calculer le rapport entre l'argent dépensé dans le financement d'études coûtant à la collectivité entre 8 000 et 12 000 € par étudiant chaque année et l'insertion professionnelle ultérieure desdits étudiants, une autre lecture consiste à y voir un investissement en vue d'une société moins brutale et plus juste, portée par des générations futures mieux formées, moins dupes des mirages de la surconsommation, plus conscientes des enjeux écologiques, géopolitiques ou idéologiques, bref, capables de penser de manière autonome et d'agir positivement sur le monde, le rapport coût/bénéfice ne fait, me semble-t-il, aucun doute.

Dans leur *défense des savoirs critiques*, Claude Gautier et Michelle Zancarini-Fournel (2022) dénoncent à juste titre les récurrentes incursions politiques visant à contrôler ce contre-pouvoir essentiel qu'est l'université – car, ainsi qu'on le sait depuis au moins Machiavel (1532), il n'est pas de pouvoir qui ne glisse vers l'abus de pouvoir s'il n'est pas contrebalancé par son contre-pouvoir. Cependant, et pour bienvenue qu'elle soit, cette *défense des savoirs critiques* adopte une posture défensive plutôt qu'offensive, mettant principalement l'accent sur deux phénomènes. Premier phénomène, la marchandisation des savoirs qui menace la production et la circulation des connaissances : classements internationaux, bibliométrie, concurrence entre éditeurs et entre universités, initiatives ou laboratoires d'excellence – IDEX, LABEX, etc. Second phénomène, les tensions entre l'universalisme et les singularités, qui menacent la pensée critique : d'un côté, la défense des minorités dominées ou opprimées⁴, tels l'intersectionnalisme ou le *wokisme*, qui risquent de faire perdre de vue la pluralité commune ; de l'autre, les nostalgies universalistes en quête de système explicatif global, si possible issu des modèles théoriques européens ou nord-américains du siècle dernier, qui risquent de passer à côté des enjeux actuels de la diversité comme source de régénération de ces modèles anciens et partiels. Délaissant les quatre autres fonctions de l'université (insertion, élites intellectuelles, démocratisation, formation de soi), Claude Gautier et Michelle Zancarini-Fournel ne proposent alors pas suffisamment d'aller vers la « pluriversité » et campent sur un modèle d'une université principalement dévolue à former de futurs savants et scientifiques.

Or il se trouve que l'université accueille et forme désormais l'immense majorité des 18-25 ans dans les pays de l'OCDE⁵ – dont très peu seront finalement des savants ou des scientifiques.

⁴ La notion de « minorité » est ici à considérer selon ses deux acceptions : minorité quantitative (par opposition à la majorité de plus de 50%), minorité qualitative (par opposition à la majorité civique ou juridique – maintien dans un état d'infériorité ou de liminarité par rapport aux autres catégories d'adultes, citoyens à part entière).

⁵ Organisation de Coopération et de Développement Économique regroupant 38 pays membres, qui se définissent comme des démocraties libérales développées : <https://www.oecd.org/fr/>

C'est particulièrement patent dans le système français, où les fortes promotions d'étudiants de Licence, notamment dans les filières « tendues » (droit, psychologie, sciences et techniques des activités physiques et sportives, médecine) financent de fait l'essentiel des postes d'enseignants-chercheurs, dont les carrières seront uniquement conditionnées à leur capacité à produire une infime quantité de doctorants... Entretemps, 70% des primo-inscrits en Licence se seront « évaporés » (pour reprendre le terme consacré par les statistiques officielles), quand l'accès à un Master après une Licence devient de moins en moins aisé – l'équivalent de l'algorithme *Parcoursup* pour les études post-Baccalauréat devrait ainsi se mettre en place en 2022 ou 2023 pour les études post-Licence...

À l'inverse, prendre uniquement l'entrée de la « professionnalisation des études » comme piste d'amélioration de la situation conduirait aux erreurs opposées. D'une part, l'obsession de l'insertion professionnelle de diplômés de l'enseignement supérieur en nombre croissant (jusqu'à 80% d'une génération !) amoindrira nécessairement les fonctions scientifique et critique de l'université, sans ouvrir pour autant à la délicate autant qu'essentielle articulation entre formation des élites, éducation démocratique et propédeutique de soi. D'autre part et surtout, parce que la centration sur le travail comme principe et fin de l'organisation des études passe à côté de l'actuelle révolution en cours, à savoir l'éclatement de la centralité du travail dans la vie adulte. Car, là où le travail représentait jusqu'à 80% de la vie totale éveillée des français voici un siècle, il n'en représente plus guère aujourd'hui que 20% environ (Heslon, 2021). Certes, il convient ici de s'entendre sur ce que l'on appelle « travail » : ces statistiques ne prennent en compte que le travail légal et rémunéré, c'est-à-dire l'emploi, et n'intègrent pas, par exemple, le travail étudiant (révisions, mémoires, participation aux cours), celui de la mère ou du père de famille. Ni, non plus, le travail domestique, ni le travail des demandeurs d'emploi (car retrouver un emploi nécessite un véritable « travail »), ni le travail « au noir » ou celui des économies parallèles (marché des stupéfiants, prostitution), ni les activités bénévoles de nombreux retraités, ni le travail effectif et ingrat de ceux que l'on nomme « aidants » naturels ou familiaux, ou encore « conjoints-aidants » (Heslon, 2022). La distinction que les chercheurs établissent maintenant entre « travail » et « activité » s'avère ici utile : le travail désigne un emploi rémunéré, salarié ou sous d'autres statuts ; l'activité peut être bénévole (aidant familial, élu, etc.) ou source de revenus sans statut social spécifique (actionnaire, hébergeur *Airbnb*, etc.). Par ailleurs, ces statistiques, selon lesquelles le travail en tant qu'emploi ne représente que 20% de la vie totale éveillée des habitants des pays de l'OCDE, masquent aussi que ceux qui se trouvent en pleine ascension de carrière sont souvent, et plus qu'à leur tour, exposés à travailler parfois à 150 ou 200% de leur charge mentale ou de leurs capacités physiques !

Quoiqu'il en soit, faire de la « professionnalisation des études » l'alpha et l'oméga de l'université de demain, c'est non seulement omettre les cinq autres fonctions de la pluriversité (formation des élites, démocratisation des connaissances, production des savoirs par leur mise en circulation, fonction critique et formation de soi des étudiants), mais aussi se dispenser de l'analyse des rapports contemporains au travail. Considérons ici, par exemple, l'analyse empirique de Daniel Mercure et Mircéa Vultur sur *l'éthos du travail au Québec* (2010). Certes, cette étude date de plus de dix ans et ne concerne que le Québec. Mais elle pourrait servir de base à d'autres études actuelles ailleurs dans le monde : elle indique que, parmi les travailleurs québécois de 2010, à peine 8% d'entre eux correspondent à un *éthos* du travail de type « professionnaliste », c'est-à-dire que le travail est pour eux central dans la vie, du fait qu'il répond à des finalités expérientielles (l'expérience de ce travail est pour eux essentielle). L'immense majorité des autres se répartit entre « égotélistes » (soit presque 37% dont le travail répond aussi à une finalité existentielle, mais n'est pas absolument central dans la vie) et « utilitaristes » (plus de 22% dont le travail est moyennement central dans la vie et répond

surtout à des finalités économiques). Les autres cas de figure sont les « harmonistes » (près de 15%, pour lesquels le travail est l'une des formes d'expérience dans la vie, à équilibrer avec les autres activités), les « résignés » (presque 14%, pour lesquels le travail ne répond qu'à des finalités économiques mais n'est absolument pas au centre de leur vie) et les « autarciques », enfin (environ 4%, chez qui le travail est mis à une simple place de pourvoyeur de moyens économiques suffisants en vue de libérer du temps pour toutes les autres activités humaines – la *sobriété heureuse* de Pierre Rabhi (2010).

4/ PRÉPARER 2050

Comment, sur ces bases, ne penser qu'à la fonction de « professionnalisation des études » dévolue à l'université, sans pleinement prendre en compte l'éclatement de la centralité du travail dans la vie humaine dont elle fut partie prenante ? Ce serait renoncer à l'articulation de ses différentes fonctions d'intelligence politique (élites et démocratie, science et conscience, formation de personnes accomplies désireuses de s'engager dans l'aventure humaine collective pour relever les défis de demain) au profit d'une entreprise simplement chargée de fournir une main d'œuvre étrangement surqualifiée. Or nous constatons en 2022 que le travail n'est plus aussi uniment central dans la vie adulte qu'il le fut au siècle précédent. C'est pourquoi j'invite à projeter l'université vers 2050, année où les étudiants d'aujourd'hui seront au milieu de leur carrière professionnelle.

Il se trouve que l'université a elle-même contribué à cet éclatement de la centralité du travail en élevant la capacité critique et réflexive des générations successives d'adultes qu'elle a formé – de moins en moins conventionnels, de plus en plus exigeants par rapport à leurs conditions de travail. Parallèlement, elle a surtout permis de professionnaliser des professeurs, en une sorte de reconduction de son pêché originel, celui de l'auto-engendrement inscrit dès le départ dans l'idéal médiéval de l'*universitas*. À vrai dire, cette aporie de l'auto-engendrement, aujourd'hui encore observable dans le rituel de la délivrance des thèses, constitue la limite logique de toute initiation où, par essence, le passeur ne tient sa légitimité que d'avoir précédemment réussi le passage qu'il lui incombe dorénavant d'adouber. Ce faisant, l'université a creusé l'écart entre une part croissante de la population qui passe par elle, ne serait-ce que jusqu'à la Licence ou au Master – car les Doctorats demeurent portion congrue – et une part incompressible de cette même population qui n'y aura pas accès – pour des raisons sociales, culturelles, économiques, cognitives, etc. Parmi eux, les déclassés, invisibles, laissés pour compte et travailleurs pauvres qui forment une part de ceux qui se laissent séduire par ce que l'on appelle les populismes, qui sont aussi des nationalismes étriqués finalement tentés par le totalitarisme : par manque d'espoir, de capacité à se projeter et d'esprit critique faute de formation et d'accès à une place au soleil, ces délaissés de l'enseignement après le collège et, a fortiori, post-bac nourrissent les rancœurs sociales et les complotismes qui en sont l'envers sur Internet.

Penser la pluriversité qui apporterait aux années 2050 ce que l'université actuelle ne leur apportera pas c'est ainsi embrasser et démocratiser l'ensemble des fonctions de l'actuelle université tout en permettant l'accès de toutes et tous à un « travail décent » au sens de l'UNESCO : produire des biens et des services utiles, en quantité suffisante mais pas excessive, au sein d'entreprises et d'institutions justes, permettant de gagner de quoi satisfaire ses besoins, mais aussi l'accès à l'éducation, la santé, la culture et aux loisirs pour soi et sa famille. Vaste programme si l'on considère l'état de l'emploi de par le Monde – même si les pays de l'OCDE connaissent aussi leur lot de travail indécent... Or, la question se pose : les études universitaires ou supérieures garantissent-elles un travail décent ? Permettent-elles d'éviter les *bullshits jobs*

dépeints par David Graeber (2018) ? Prémunissent-elles contre le *burn-out*, le *bore-out*, le *brown-out* ? Ainsi, s'il y a « professionnalisation » des études, il devrait également y avoir élaboration théorico-pratique du travail, « universitarisation » des exercices professionnels. C'est ce à quoi appelle, entre autres et par exemple, le *Work Manifesto* cosigné par Isabelle Ferreras, Julie Battilana et Dominique Méda (2020).

Mais penser la pluriversité comme alternative pour 2050 à l'université des années 2020, ce n'est pas seulement prendre acte de la relativisation de la place du travail dans les vies adultes. C'est aussi, c'est surtout, abandonner le paradigme ancien d'une vie structurée en trois temps successifs (la formation d'abord, puis le travail et, enfin, la retraite), au profit du paradigme déjà effectif de l'alternance, tout au long de la vie plus longue, de périodes de formation, de périodes de travail et de périodes de répit à tous les âges de la vie (Heslon, 2019). Ce paradigme est déjà celui de nombreuses vies adultes dans les pays de l'OCDE : formation tout au long de la vie, alternance d'emplois et de périodes de transition, congés divers et variés (sabbatiques, parentaux, disponibilité, d'aidant familial), auxquels ajouter les retraites actives tour-à-tour faites de loisirs et d'activités prenantes qui sont un véritable travail. C'est la *Pluriactivité à tout âge*, de longue date entrevue (et souhaitée) par Xavier Gaullier (1995). Appliquée à l'université, cela donne une « pluriversité » selon laquelle on peut certes faire des études de 18 à 25 ans, mais aussi entre 30 et 35 ans pour se former à des métiers exigeant de l'expérience de vie (psychologue, médecin, avocat) après avoir fait tout autre chose entre 18 et 30 ans. C'est le choix post-bac vers la césure, le service civique, le contrat d'engagement au même titre que l'enseignement supérieur. Ce sont les *Retours gagnants* si finement observés par Bertrand Bergier (2022) : retours vers les études à 40 ou 50 ans, après une scolarité écourtée et une réussite sociale dans les métiers de l'entrepreneuriat ou du petit commerce, voire une première partie de vie adulte aléatoire. Ce n'est plus l'allongement exponentiel des études en début de vie adulte, mais la Licence à 35 ans ou le Doctorat à 60 !

La pluriversité des années 2050 gagnera aussi à se nourrir des travaux sur l'*apprenance* notamment développés par Philippe Carré (2020), dans l'esprit de la circulation des savoirs à l'heure numérique, de l'articulation de l'écrit avec l'écran, du texte avec l'image, de la présence avec la distance. Hybridation encore, sans laquelle le modèle de l'université apparaîtra très vite comme périmé, peu utile si ce n'est mensonger, aux générations montantes auxquelles il croit continuer de s'adresser. Il n'est en effet pas impossible que la crise sanitaire de la COVID-19 des années 2020 et 2021 ait révélé ce que ce modèle a désormais de périmé au regard du monde qui vient, du monde qui est. Cours en « face-à-face » pédagogique (comme l'on disait avant que ne s'impose le néologisme de « présentiel »), supports vieillots dans des architectures dépourvues d'imagination, enseignement d'auteurs morts au lieu de ceux qui sont en train de naître, validation des savoirs sans rapport avec leur mise en application, course à l'évaluation sommative, unités d'enseignement déconnectées de l'expérience vécue, trajectoires prédéfinies des cursus, étanchéité des disciplines : autant de désuétudes . S'il n'est pas impossible que la péremption de ce modèle ait été accélérée par la crise sanitaire, c'est que les cours à distance et la perte des expériences de vie de groupe qui font le sel de la vie d'étudiant ont déshabillé ce qui le rendait encore acceptable pour en mettre à nu sinon la vacuité, du moins la référence implicite à des études faites par et pour des intellectuels passionnés. Or lesdits intellectuels passionnés, qui représentaient 100% des étudiants d'hier, ne sont guère plus de 10% de ceux d'aujourd'hui et, probablement, de demain !

Nombreux sont les travaux de recherche qui, depuis la crise sanitaire, mettent en évidence le découragement, la démotivation, le désengagement, le mal-être, la souffrance même des étudiants – auxquels servent de réceptacle les « Services aux étudiants » que je dirige dans mon

université. Dévolus à l'orientation, à l'accompagnement psychologique, à l'accessibilité, à la santé et au soutien social des étudiants, ces Services croulent en effet sous les demandes depuis la crise sanitaire... La place me manque ici pour décrire l'ingéniosité et l'inventivité dont firent preuve ces équipes en vue d'y répondre au mieux, à distance, par écrans interposés, avec des moyens inédits. Et si, au lieu que ce soit la crise sanitaire qui ait mis les étudiants en crise, c'était la crise larvée d'une université révolue qui ait été révélée par la crise sanitaire ? Et si, au lieu de chercher à raccrocher les étudiants à leurs études, nous envisagions au contraire de rapprocher les études des étudiants, à tous les âges de la vie adulte ?

C'est ce que vise la « pluriversité » que j'esquisse ici – et que cet ouvrage annonce, espérons-le : une université de la pluralité des générations, des cursus et des disciplines ; une université qui préfère les parcours, les itinéraires et les cheminements aux trajectoires imposées comme un programme scolaire ; une université qui « relie les connaissances », pour reprendre la formule d'Edgar Morin, y voyant *Le défi du XXI^{ème} siècle* (1999) ; une université qui panache la présence et la distance, ne serait-ce que parce que le télétravail doit aussi s'y déployer pour des raisons logistiques et écologiques. Une université, enfin, qui conjugue les temporalités du passé (sa fonction de transmission), de l'avenir (le monde futur qu'elle devrait contribuer à façonner) et du présent – non pas, pour reprendre les catégories de Pascal Chabot (2021), le présent envahissant de l'hypertemps et du délai (celui des examens, des jurys, des inscriptions, de la quantification des heures de cours, de toutes ces échéances mortifères que le terme anglais de *deadlines* traduit si bien), mais bien le présent de la présence au monde, aux autres et à soi-même, c'est-à-dire le présent de l'opportunité, autrement dit celui de la « résonance » au sens d'Hartmut Rosa (2016). Car sortir de la *krisis* suppose de reconquérir le *kairos* (Heslon, 2022).

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Arendt, H. (1958). *Condition de l'homme moderne*. Calmann-Lévy (rééd. trad. 1983).
- Bergier, B. (2022). *Retours gagnants. De la sortie sans diplôme au retour diplômant*. Peter Lang.
- Caillé, A. et al. (2020). *Second manifeste convivialiste. Pour un monde post-néolibéral*. Actes Sud.
- Carré, P. (2020). *Pourquoi et comment les adultes apprennent. De la formation à l'apprenance*. Dunod.
- Chabot, P. (2021). *Avoir le temps. Essai de chronosophie*. PUF.
- Ferreras, I ; Battilana, J. ; Méda, D. (2020). *Work Manifesto. Democratize, Decommodify, Remediate*. Seuil (trad.).
- Gaullier, X. (1995, décembre). Pluriactivité à tout âge. *Esprit*, 217, 9-31.
- Gautier, C. ; Zancarini-Fournel, M. (2022). *De la défense des savoirs critiques. Quand le pouvoir s'en prend à l'autonomie de la recherche*. La Découverte.
- Godelier, M. (1982). *La production des grands hommes*. Champs, Essais (rééd. 2009).

- Graeber, D. (2018). *Bullshits Jobs*. Les Liens qui Libèrent (trad.).
- Halpern, G. (2020). *Tous Centaures ! Éloge de l'hybridation*. Le Pommier.
- Heslon, C. (2022). Krisis. In N. Wallenhorst & C. Wulf, Dir. *Dictionnaire de l'avenir. Contribution à une anthropologie prospective*. Vrin. 317-323.
- (2021). *Psychologie des âges de la vie adulte. Vie plurielle et quête de soi*. Dunod.
- (2019, juin). Sortir du mythe du vieillissement démographique pour inventer la société à cinq générations. *SiloMag* #9, en ligne : <https://silogora.org/sortir-du-mythe-du-vieillissement-demographique-pour-inventer-une-societe-a-quatze-ou-cinq-generations/>
- Heslon, M. ; Esposito La Rossa, M. *et al.* (2021, juillet-décembre). The Red and the Black II. Retours croisés sur une expérience rituelle. *L'Homme. Expériences initiatiques du genre*. 239/240, 25-58.
- Latour, B. (1991). *Nous n'avons jamais été modernes*. La Découverte.
- Machiavel (1532). *Le Prince*. Libro (rééd. trad. 2014).
- Mead, M. (1928). *Coming of Age in Samoa*. Morrow and C°.
- Mercure, D. ; Vultur, M. (2010). *La signification du travail. Nouveau modèle productif et éthos du travail au Québec*. Presses de l'Université Laval.
- Morin, E. (1999). *Relier les connaissances. Le défi du XXI^{ème} siècle*. Seuil.
- Newman, J. H. (1852). *L'idée d'université*. Ad Solem (rééd. trad. 2007).
- Piron, F. ; Arsenault, É. Dir. (2020). *Guide décolonisé et pluriversel de la formation à la recherche en sciences sociales et humaines*. ESBC.
- Rabhi, P. (2010). *Vers la sobriété heureuse*. Actes Sud.
- Rey, A. Dir. (2006). *Dictionnaire historique de la langue française*. Le Robert.
- Rosa, H. (2016). *Résonance. Une sociologie de la relation au monde*. La Découverte (trad. 2018).
- Weber, M. (1917, 1919). *Le savant et le politique*. La Découverte (rééd. trad. 2003).